


Vicky Pelletier

Université du Québec à Montréal

Mémoire de la classe ouvrière et
utopie de la littérature.

Daewoo de François Bon



Ecrivain français né en Vendée en 1953, François Bon a une formation d'ingénieur mécanique et a longtemps travaillé dans l'industrie aérospatiale et nucléaire, en France et à l'étranger. Depuis 1982, année de la parution de son premier roman, *Sortie d'usine*, publié aux Éditions de Minuit, il se consacre pleinement à l'écriture, ayant réussi à sortir, littéralement, de l'usine. À ce jour, il a publié plus de vingt livres chez de grands éditeurs français (Minuit, Fayard, Gallimard, Seuil, Verdier), romans, récits, essais sur les ateliers d'écriture, sur Edward Hopper, les Rolling Stones et Bob Dylan.

De *Sortie d'usine* à *Daewoo*, en passant par *Décor ciment* et *Temps machine*, François Bon a consacré plusieurs de ses textes au monde des usines, à la vie des travailleurs, aux paysages industriels laissés à l'abandon, aux ruines témoignant des transformations d'un monde où les grands champs cultivés ont été remplacés par des stationnements et où

les ouvriers ont laissé leur place à des robots de plus en plus sophistiqués. « L'univers de François Bon est une gigantesque machine cassée¹ », écrit ainsi Michel P. Schmitt. Dans *Temps machine*, Bon compare déjà les sonorités de ses phrases asyntaxiques, à la limite de la lisibilité, aux bruits assourdissants de l'usine : « La revanche qu'on voulait de mots et d'une langue qui ressemble à tout ça, les bruits, le fer et l'endurcissement même, un travail de maintenant fort comme nos machines² ».

Mémoire de la classe ouvrière

Dans *Daewoo*, paru en 2004 chez Fayard, Bon évoque le drame vécu par des travailleurs, mais surtout des travailleuses, qui se sont retrouvées sans emploi à la suite de la « relocalisation » des usines françaises de la multinationale coréenne Daewoo, déménagées en Pologne et en Chine une fois les subventions du gouvernement français épuisées. À travers le portrait d'une région ruinée, économiquement et humainement, il entreprend de sauvegarder la mémoire de la classe ouvrière grâce à la littérature : « Si les ouvrières n'ont plus leur place nulle part, que le roman soit mémoire », écrit-il ainsi sur la quatrième de couverture du roman. Comme l'écrit Philippe-Jean Catinchi : « François Bon poursuit avec *Daewoo* sa quête d'une humanité en voie de dissolution. Quand l'écrivain rend compte, de paysages dévastés en vies brisées, c'est la mission de la littérature qui se joue³. »

Daewoo se présente sous la forme de l'enquête : « Et laisser toute question ouverte. Ne rien présenter que l'enquête⁴ ». Dès *Sortie d'usine* et par la suite dans *Limite*, *Décor ciment*, *Temps machine* et maintenant dans *Daewoo*, François Bon a porté son regard sur les transformations sociales qui touchent les ouvriers. L'exergue du roman, « et là commençay

1. Michel P. Schmitt, « François Bon », notice de l'*Encyclopédie Universalis*, <http://www.tierslivre.net/arch/universalis.html> (29 septembre 2007).

2. François Bon, *Temps machine*, Paris, Verdier, 1993, p. 94.

3. Philippe-Jean Catinchi, *Le Monde des Livres*, 9 septembre 2004, p. 1.

4. François Bon, *Daewoo*, Paris, Fayard, 2004, p. 290. Désormais, les références à ce texte seront indiquées entre parenthèses à la suite de la citation, précédées de la mention *D*.

à penser qu'il est bien vrai ce que l'on dit, que la moitié du monde ne sçay comment l'autre vit » (*D*, p. 7), tirée du *Pantagruel* de Rabelais, fait écho à celle de Rilke qui ouvrait *Temps machine* : « Chaque mutation du monde accable ainsi ses déshérités, ne leur appartient plus ce qui était et pas encore ce qui vient⁵. »

Dès la première phrase du roman, Bon annonce clairement ses intentions : « Refuser. Faire face à l'effacement même (*D*, p. 9). » Ce qu'il refuse, c'est que l'histoire personnelle de ces travailleuses disparaisse des mémoires, de l'Histoire. Il veut sauver de l'oubli leurs souvenirs, leur redonner une parole qu'elles n'ont par ailleurs jamais eue : « Vouloir croire que tout cela qui est muet va dans un instant hurler. » (*ibid.*) Pour ce faire, il visite pendant plusieurs mois la région de la Fensch en Lorraine où se trouvaient les usines; il entre dans celles-ci alors qu'on liquide la marchandise et qu'on s'apprête à déménager les chaînes de montage vers d'autres endroits du monde. Il interviewe les anciennes travailleuses, qui peinent à se retrouver du travail. Ce projet devait mener à la création d'une pièce de théâtre, qui a effectivement été présentée en 2004, au festival d'Avignon et par la suite au Centre dramatique national de Nancy, mais il a rapidement dépassé la seule mise en scène théâtrale : « Il s'agissait au départ de jouer, ici même, une pièce de théâtre. Et puis, à cause des visages, pour la densité des mots en partage, je décide d'écrire », écrit-il encore dans sa présentation de l'œuvre. On retrouve par ailleurs le texte de la pièce dans le roman, qui recoupe, et même répète par moments, les détails entourant la fermeture des usines et les rencontres avec les femmes qui ont été mises à pied.

Si le roman de Bon n'a rien à voir avec le travail journalistique, tout ce que l'auteur connaît de Daewoo au départ, il le doit d'abord et avant tout aux médias :

De Daewoo, la première fois que j'étais venu sous le nom découpant fièrement le ciel, d'abord je disposais de quoi : une photo de journal, un instant de télévision avec ce même bâtiment maintenant devant moi identique à tant d'autres, et

5. François Bon, *Temps machine*, *op. cit.*, p. 7.

trois secondes d'un intérieur entrevu avec des machines, l'image d'un feu de palettes en travers du portail, puis évidemment un visage qui parle en gros plans, mais ces mots de télévision et de journaux on les reconnaît d'avance à mesure qu'ils sont dits. (D, p. 11)

Très rapidement, ceux-ci se sont désintéressés de la situation, laissant les travailleuses à leur sort, dans l'oubli qui ne peut être surmonté, recherche constante de la nouveauté médiatique oblige. Géraldine Roux, une des travailleuses interviewées, collectionne précieusement les articles de journaux qui parlent de Daewoo : « J'ai commencé tard, à découper les articles de journaux. C'était la première fois qu'une copine a dit : – Tiens, dans l'*Est Rép'*, ils parlent de nous. Puis j'ai continué. » (D, p. 105) Ces articles, elle les affiche d'abord sur le babillard de l'usine. Maintenant que ce n'est plus possible puisque l'usine est fermée, elle les garde précieusement dans des cahiers achetés chez Leclerc. D'ailleurs, il y a de moins en moins de coupures à classer : « Vous croyez qu'on parle de nous beaucoup, maintenant? Vous croyez qu'on s'en souvient, seulement, de Daewoo? Mes ciseaux sont prêts, mais plus rien à découper ni à coller. » (D, p. 234) Face au réel, les mots vides du style journalistique perdent de leur consistance :

Il suffisait d'arrêter la voiture et de marcher cent mètres à pied, soudain ce qu'on a reçu par les images et les mots des journaux bute dans la réalité immédiate, où nous n'avons plus de mots ni d'images ni plus rien de certain. (D, p. 13)

Le roman compte quarante-neuf chapitres de quelques pages chacun, alternant entre détails factuels entourant la fermeture des usines, visites de l'auteur dans la région et dans les usines vidées, impressions personnelles, témoignages des travailleuses et pièce de théâtre. Le livre prend moins la forme de fragments ou de mosaïque que de la fracture, dont l'auteur a pour objectif avoué de rendre compte : « Des fractures courent la surface du réel et la délitent. Alors convoquer cette diffraction des langages, des visages, qu'on a, toutes ces semaines, accumulés » (D, p. 12).

La fermeture des usines Daewoo

Que s'est-il donc passé en Lorraine au début des années 2000? D'abord, il faut rappeler que cette région a longtemps compté de nombreuses aciéries. Dans les années 1970, une crise sévère affecte ce secteur, menant à la fermeture de la plupart d'entre elles. Ainsi, le nombre de sidérurgistes passe de vingt-quatre mille en 1955 à trois cent dix aujourd'hui. Lorsque Daewoo, compagnie qui œuvre dans le domaine de l'électronique, des électroménagers et des automobiles, cherche à s'implanter en Europe à la fin des années 1980, la France l'accueille à bras ouverts et lui offre de faramineuses subventions et exemptions de taxes. Les trois usines de Daewoo s'établissent ainsi à l'ombre du symbole de cette ère révolue, le haut-fourneau de l'aciérie d'Uckange, classé monument historique, peut-être moins pour garder une trace du passé que parce qu'il était trop dispendieux de le démolir :

Les trois usines Daewoo sont presque en ligne droite, sur la route à quatre voies qui relie Metz et Thionville au Luxembourg via Longwy, à travers la vallée de la Fensch, autrefois ponctuée des grandes aciéries et maintenant juste une survivante ou, comme le haut fourneau d'Uckange froid depuis douze ans, l'imposante ruine figée qui témoigne de l'époque où toute cette vallée vivait de la transformation du fer en acier (*D*, p. 15).

En septembre 2003, François Bon rencontre Géraldine Roux, qui revient sur l'implantation de Daewoo et parle de son président : « Chairman Kim arrive en France. Création de l'usine de fours à micro-ondes Villers-la-Montagne en 1987 : payée à 33% par Bruxelles. Il promet à l'époque cinq usines, et plus de 1 500 emplois. » (*D*, p. 240-241) Mais la lune de miel ne durera pas longtemps :

En 1998, le groupe Daewoo décide de liquider trente-deux de ses quarante-sept usines dans le monde. Les trois usines de la Fensch ont été payées par les subventions publiques, au motif de redonner du sang et du travail à une région exsangue depuis qu'on en a terminé avec les aciéries et la mine [...]. On estime à 35 millions d'euros les subventions publiques versées à Daewoo (*D*, p. 18-20).

En 2002, on annonce finalement la fermeture définitive des trois usines, à Fameck, Villers-la-Montagne et Mont-Saint-Martin. Cette dernière est incendiée en janvier 2003 dans des circonstances troubles. Un employé sera condamné à deux ans de prison avec sursis en 2005, mais plusieurs continuent de croire que les dirigeants de Daewoo sont responsables de celui-ci, les preuves manquant cruellement pour inculper Kamel Belkadi et l'incendie arrivant à point pour mettre fin à un conflit de travail qui aurait pu encore coûter beaucoup d'argent à l'entreprise. Son principal dirigeant, Kim Woo-Chung est recherché par Interpol pour détournement de fonds et se cache en France, où il a obtenu quelques années auparavant la citoyenneté, de même qu'il avait reçu le titre de commandeur de la Légion d'honneur. Géraldine Roux raconte :

En septembre 1999, le commandeur de la Légion d'honneur, de nationalité française, monsieur Kim Woo-Choong, est accusé en Corée d'avoir surévalué son groupe de 32 milliards de dollars, provoquant sa faillite, et la faillite en Corée ce n'est pas les mille licenciements de Daewoo Lorraine, c'est trente fois ça. Et sur les 32 milliards de fric-frac, d'avoir solidement empoché deux bons milliards de liquidités pour ses petits frais. On dit que pendant deux ans, il s'est caché, que c'était avec l'accord du président de Corée, pour loyaux services rendus. Qu'il a continué de vivre à l'hôtel, à Francfort, en Italie, en Libye, puis invité officiel au Soudan, comme conseiller économique du président Omar Al-Bashir. [...] En mars 2001, Interpol l'inscrit sur la liste des personnes les plus recherchées au monde. Où est le siège d'Interpol? À Paris. Et où vit Kim Woo-Choong à ce moment-là? À Paris. Nationalité française oblige, puisque la demande de la Corée à Interpol suppose que la France extrade Monsieur chez lui, et qu'ici en France on n'extrade pas quelqu'un de nationalité française (*D*, p. 247).

Fiction romanesque et utopie de la littérature

Pourquoi appeler roman ce livre où alternent éléments factuels concernant les fermetures, témoignages des travailleuses mises à pied? François Bon joue souvent de cette interrogation. Plusieurs de ces textes sont ponctués de réflexions sur la question intégrées à la narration :

On appelle roman un livre parce qu'on a marché un matin dans ce hall où tout, charpente, sol et lignes, était redevenu géométrie pure, et le territoire arpenté, les visages et les voix, les produire est ce roman. Ils appellent le récit parce que le réel de lui-même n'en produit pas les liens, qu'il faut passer par cette irritation ou cette retenue dans une voix, partir en quête d'un prénom parfois juste évoqué, et qu'on a griffonné dans le carnet noir. Les noms de ceux qui ne sont plus, comme autant d'appels d'ombre. La masse que cela supposait de figurer, reconstruire : il n'y a littérature que par le secret tenu. (*D*, p. 13-14)

Quelques pages auparavant, il écrivait déjà :

Croire que la vieille magie de raconter des histoires, si cela ne change rien à ce qui demeure, de l'autre côté du grillage, fixe et irréversible, et négligé désormais de tous les camions du monde, lequel se moque aussi des romans, vous permettrait d'honorer jusqu'en ce lieu cette si vieille tension des choses qui se taisent et des mots qui les cherchent, tandis que vous voudriez pour vous-mêmes qu'un peu de solidité ou de sens encore en provienne? (*D*, p. 10)

Bon entreprend donc un travail de mémoire, il tente, grâce à la littérature, en prenant le parti de la fiction, de sauver de l'oubli le destin de ces victimes d'une économie néolibérale plus intéressée par les bilans financiers que par la vie quotidienne des individus qu'elle maintient dans la misère :

Nous sommes dans ce cœur ancestral de la fonction littéraire, et parce qu'au nom de cet héritage, pour cette seule passion du poème, nous regardons, là tout près devant nous, ce qui nous entoure : géométries des parkings, ciels de béton, manière tendue des silhouettes, images à transporter telles quelles dans les pages, on nous prétend hors de la tâche littéraire et on nous pose question sur une des rares pistes stériles de la littérature — la littérature engagée⁶.

Le roman parle du vide, veut rendre compte des silences, rechercher les traces, traquer l'oubli : « Et cette ivresse qui vous prend à parcourir ces

6. François Bon, « Volonté », http://www.editions-verdier.fr/France/titres/bon_annexes.htm (4 novembre 2006).

mondes vides, où chaque paroi des murs, chaque détail du sol témoigne pourtant qu'on l'a habité, qu'il s'y est déposé du temps. » (*D*, p. 84) Quelques lignes plus loin, il relate une conversation qu'il a eu avec un ami photographe et le metteur en scène de la pièce, à propos du photographe japonais Hiroshi Sugimoto et de sa série de photographies de salles de cinéma. Il explique le procédé :

Quand on développe la photographie, l'écran est blanc : surexposé mais vivant. Par contre, toute la salle est devenue visible, éclairée à rebours, par l'écran du cinéma, le temps complet de la projection. Les rangées de fauteuils, les murs et les fanfreluches, les volutes de plâtre des architectes, les travées et les issues de secours, tout prend cette présence surréelle qui fait de l'ordinaire, parfois, une passe magique. « J'ai rarement vu quelque chose d'aussi beau, avait dit mon ami photographe, tout le temps du film inclus dans le temps arrêté de la photographie. Là où on croit percevoir un instant, c'est toute la durée d'une histoire en images ». (*ibid.*)

Bon poursuit, et cette comparaison est révélatrice de sa démarche : « Dans l'usine vide, ce que l'œil capte à chaque instant, est-ce que ce n'est pas cette histoire à l'envers, cette histoire maintenant invisible? » (*ibid.*). Cette histoire n'est-elle pas, pour parler comme Walter Benjamin, celle des vaincus?

Tout le roman est construit autour de ces vides : celui d'abord des usines que l'on s'apprête à déménager ou à démolir, ceux des vies laissées en pan des travailleuses qui se retrouvent sans travail, du paysage urbain en ruines, où il ne reste que stationnements cassés par les mauvaises herbes, terre-pleins en pitoyable état et arrêts d'autobus où plus aucun travailleur n'attend pour rentrer chez lui. Les lettres identifiant l'immeuble finissent par s'effacer, disparaître dans le ciel, leur ombre restant toutefois accrochée aux murs de l'usine :

La disparition progressive des six lettres, d'abord on efface à la machine, enlevant les dernières lettres. Quand j'étais arrivé, c'est un O majuscule qui se promenait dans le ciel, soulevé par le bras jaune de la grue au-dessus du rectangle bleu de l'usine : et DAEWO puis DAEW puis AEW puis EW, enfin ce seul W au lieu de Daewoo, écrit en géant sur l'usine. (*D*, p. 90)

Quand les enseignes ne sont pas simplement enlevées : « Dans le ciel l'armature étroite du panneau où il n'y avait plus de nom, et maintenant les silhouettes en noir qui démontaient le squelette de l'enseigne. » (*D*, p. 286) À la page suivante, il conclut : « L'usine, ce matin-là avait perdu son nom. » (*D*, p. 91) C'est l'obsession de cette image des lettres de Daewoo qui traversent le ciel qui le pousse à écrire. Bon compare à plusieurs reprises l'usine vide à des œuvres d'art modernes ou contemporaines. Dans un entretien pour le magazine *Les Inrockuptibles*, il dit :

La première fois que je suis entré chez Daewoo, après les licenciements, j'ai retrouvé la même chaîne, toute enveloppée dans du plastique à bulle, étiquetée, prête à partir pour la Turquie où trois semaines plus tard ça refabriquerait à nouveau des téléviseurs : c'était beau comme du Christo, au milieu du hall vide, et en même temps c'était mon propre souvenir de la Thomson qui me sautait à la figure. Si on n'est pas soi-même le cobaye de son texte, on ne s'y embarque pas⁷.

Dans le texte même de *Daewoo*, il mentionne Jérôme Bosch, le mouvement futuriste et Mark Rothko :

On ressent dans une usine vide presque la même ivresse que dans une cathédrale. Et de ces objets arbitraires mais plastiquement magiques comme, entre les deux halls identiques, ce passage par une porte de plastique épais, dans une armature de fer : l'image pure et abstraite d'un rectangle rouge barré de noir, sur le fond gris du passage, avec la bande orange des bords, un Rothko. (*D*, p. 80)

Cette insistance sur les ressemblances entre les usines fermées et l'art contemporain dénote l'abstraction que ressent Bon face à la situation :

Quand j'ai visité, après la vente aux enchères du bâtiment et de ce qu'il contenait, l'usine Daewoo de Fameck, c'est le contraire qui surprenait : un lieu de lumière, très propre, mais vide. Pas de mémoire. Alors que tout cela nous concerne de tellement près, cycles de vie, cycles de travail, rapport à l'objet

7. Sylvain Bourmeau, « Finalement, on appelle roman un livre parce que... », *Les Inrockuptibles*, 27 août 2004, <http://www.tierslivre.net/livres/DW/inrocks.html> (2 décembre 2007).

qu'on fabrique, collectivité humaine rassemblée, tout cela était volatilisé sans trace⁸.

Tout comme les photographies de Surimoto présentaient l'absence de la présence du déroulement de l'œuvre cinématographique, les chômeuses de Daewoo s'interrogent sur ce qui reste de leur présence dans l'usine désormais vide et qui ira s'installer sous d'autres cieux. C'est d'abord leur spectre dans les miroirs de la chaîne de montage qui permettent d'assembler les téléviseurs. Nadia Nasserri se demande ainsi : « Tout démonté, tout emballé, vendu aux enchères et transporté en Turquie, quelquefois je pense à la fille là-bas, devant ce même miroir : moi huit ans devant ce miroir, peut-être que ça finit par laisser une trace. » (*D*, p. 146) C'est aussi leur fantôme entre les murs de l'usine qu'on vient de vendre aux enchères :

Nous ces murs, on leur appartenait un petit peu. [...] Pourtant, un pincement au cœur, certainement : il n'y aurait rien de toi qui passerait comme ça à ce qui t'entoure? On ne passe jamais indifféremment devant une maison qu'on a habitée, un immeuble où on a eu sa chambre... (*D*, p. 67-68)

Ce sont les paroles prononcées tristement par Anne D., alors qu'elle se souvient de la liquidation du contenu de l'usine. Que reste-il de leur mémoire, qu'en restera-t-il, surtout quand la mort vient happer l'une d'entre elles, Sylvia F., à laquelle le livre est dédié? Bon écrit, en sortant d'un entretien avec la sœur de Sylvia :

Est-ce que les traces qu'on laisse de soi dans la ville, ne serait-ce que l'appartement vidé et propre où on a vécu, avant qu'il passe à d'autres, sont un masque mortuaire plus précis que ce qu'on faisait autrefois de plâtre sur le visage et les mains, et est-ce que j'aurais dû le demander à sa sœur? (*D*, p. 175-176)

8. Anne Tézenas du Montcel, « Daewoo. Monde de l'entreprise et scène littéraire », *Challenges*, http://www.tierslivre.net/livres/DW/itw_challenges.html (28 septembre 2007).

Dans le roman, c'est exactement ce que Bon tente de faire apparaître :

Moi, je voyais les deux cent cinquante silhouettes des femmes qui huit ans avaient travaillé ici, comme en surplomb de la ville. On aurait enlevé les bâtiments, les maisons, on n'aurait laissé que le dessin des rues au sol, et elles étaient là, immobiles, accusatrices peut-être. (*D*, p. 121)

Après la fermeture complète des usines, bien peu de travailleuses ont retrouvé un emploi, malgré les programmes d'aide mis en place. Que sont devenus les lieux où s'élevaient les usines? Dans un entretien, Bon rappelle ce qui occupe désormais les emplacements des anciennes usines :

À Fameck, on a construit un centre d'appels, et l'autre grande concentration humaine c'est un centre de redistribution de pots d'échappement à bas prix. À Mont-Saint-Martin, sur l'emplacement même de l'usine incendiée, on a construit ce qui s'intitule fièrement « le plus grand hypermarché d'Europe ». Et cela ne nous concernerait pas dans la totalité de notre rapport au monde? On vend aussi des livres, dans cet hypermarché...⁹

À côté du haut-fourneau d'Uckange, les usines-tournevis à la Daewoo, qui ne sont pas sans rappeler le modèle Ikea, ce sont de bien drôles de ruines que notre société de consommation produit : des tas de déchets, un vide quasi total, la disparition même des traces, une « ambiance de fin du monde » pour utiliser une image forte de Bon lui-même, si ce n'était le travail de la langue et de la fiction auquel il nous convie. Et c'est là que s'introduit justement une lueur qu'on aimerait qualifier d'utopique dans le roman, qui peut être considéré par ailleurs comme une véritable dystopie de la société de consommation.

Dystopie de la consommation

Mentionnons alors que « Daewoo », en coréen, veut dire « vaste univers », ce qui n'est pas sans rappeler les titres de quelques contre-utopies du siècle passé, comme *Le meilleur des mondes* d'Huxley ou

9. Jean-Claude Lebrun, « Le livre de reportage figure de l'imaginaire François Bon », *L'Humanité*, 26 août 2004, <http://www.humanite.fr/2004-08-26-Cultures-Le-livre-de-reportage-figure-de-l-imaginaire-Francois-Bon> (22 mai 2008).

Globalia de Jean-Christophe Ruffin. De quel univers parle-t-on ici? C'est l'univers de la consommation de masse, Daewoo excellant dans la fabrication d'électroménagers, si l'on considère, comme Bruno Crémer, que la télévision est un électroménager comme les autres : « Les objets qu'on fabriquait ici sont de banale présence dans nos cuisines et nos chambres. » (*D*, p. 12) C'est également celui d'une nouvelle forme d'industrialisation, venue remplacer les industries lourdes, celle de la chaux par exemple, dont Bon visite une usine :

C'est ce qui manquait à l'électronique de Daewoo?, écrit-il. Ici le travail garde ses attributs de toujours, danger pour le corps, peine physique et combat de l'homme pour s'asservir la matière. [...] On arrache au sol, on broie et concasse, on transforme, et cette poussière qui nous recouvrait rejoindrait nos villes, nos trains, l'acier de nos voitures et même les pages de ce livre. (*D*, p. 282)

Mais c'est surtout l'univers de la haute finance et des scandales dans lesquels la compagnie Daewoo s'est retrouvée largement impliquée, ce que le documentaire de Denis Robert, *L'affaire Clearstream racontée à un ouvrier de chez Daewoo*, évoque avec pertinence. C'est en parlant de gestion et de finance que Bon en arrive à parler de « novlangue » (« Écoutons-les, buvons à la santé de la novlangue » [*D*, p. 149]), ce langage tellement édulcoré qu'il ne peut plus être critique face à la société, que le *1984* de George Orwell, justement une des œuvres dystopiques marquantes du vingtième siècle, met en scène :

Il était entendu que lorsque le novlangue serait une fois pour toutes adopté et que l'ancielangue serait oublié, une idée hérétique — c'est-à-dire une idée s'écartant des principes de l'angsoc — serait littéralement impensable¹⁰.

Bon recopie dans son roman le discours emblématique d'un de ces ténors de la pensée libérale actuelle, qui oblitère complètement la réalité de l'existence de personnes humaines derrière le travailleur :

En effet, la facilité avec laquelle une personne sans emploi en retrouvera un autre dépend de la rapidité avec laquelle

10. George Orwell, *1984*, Paris, Gallimard, coll. « Le livre de poche », 1950, p. 430.

les entrepreneurs peuvent se départir des productions ne répondant plus aux attentes des consommateurs — qui sont eux-mêmes littéralement les employeurs des entrepreneurs. Cette mobilité du capital, si elle ne protège en rien les emplois liés aux productions périmées, constitue cependant la meilleure protection des emplois à venir — ceux qui sont justement liés aux productions qui ont désormais la faveur des consommateurs. (*D*, p. 150)

Comme un des intervenants du documentaire sur l'affaire Clearstream le mentionne :

Quand une société, ou un secteur entier, passe sous le contrôle des financiers, il est mort. Parce qu'ils vont faire de la finance. C'est-à-dire qu'ils vont fermer une usine même si elle est rentable. Ils vont fermer une usine parce que c'est beaucoup plus intéressant d'acheter des titres que d'acheter des machines¹¹.

En ces « temps consensuels » tels que décrits par Jacques Rancière¹², où le « capitalisme du désastre¹³ » règne en maître, ceux-là mêmes qui ont un jour sonné le glas de l'utopie continuent pourtant de se conduire comme si le développement économique pouvait encore mener à autre chose qu'à la catastrophe. Dans *Daewoo*, Bon critique ainsi ce « vaste univers » de mensonges et propose une façon de fréquenter les silences, de surmonter l'oubli et de croire en la possibilité qu'il peut (et doit) exister autre chose que ces discours vides et ces vies brisées. Comme l'écrit Dominique Viart dans un article consacré à son œuvre :

Le projet de François Bon vise donc à dire le réel, mais avec la conscience de son absence au texte qui le dit, le déforme et l'éloigne au moment de le saisir. Aussi le roman parle-t-il du monde et des gens en des discours qui n'en sont pas, qui ne peuvent se constituer comme discours, sitôt sclérosés,

11. Denis Robert et Pascal Lorent, *L'affaire Clearstream racontée à un ouvrier de chez Daewoo*, 2003, 68 min.

12. Jacques Rancière, *Chroniques des temps consensuels*, Paris, Seuil, coll. « La librairie du XXI^e siècle », 2005, 224 p.

13. L'expression est de Naomi Klein dans *The Shock Doctrine. The Rise of Disaster Capitalism*, Toronto, Alfred A. Knopf, 2007, 662 p.

sitôt démentis par le devenir historique de toute entreprise discursive. Écrire avec l'absence, avec le deuil, avec la conscience de l'écriture impossible, mais avec la conscience aussi de sa nécessité quand le réel saute au visage : traversées de banlieues, mendians des rues, folies ordinaires des marges, angoisse des villes, harmonisations loties des campagnes¹⁴.

Même si, comme le dit Paul Valéry, « l'avenir n'est plus ce qu'il était », montrant bien que notre rapport à celui-ci s'est indéniablement transformé, et qu'en tant que telle l'utopie au sens conventionnel du terme ne peut plus tenir la route, il n'en demeure pas moins qu'elle occupe une place importante dans notre monde, et particulièrement chez les écrivains qui tentent de réfléchir sur les pouvoirs de la littérature. Comme l'écrit Miguel Abensour dans un essai sur Thomas More et Walter Benjamin :

Qu'il nous suffise de poser, à l'adresse des pourfendeurs de l'utopie, qu'une société sans utopie, privée d'utopie est très exactement une société totalitaire, prise dans l'illusion de l'accomplissement, du retour chez soi ou de l'utopie réalisée¹⁵.

L'utopie contemporaine a certes été remodelée, mais elle est peut-être, plus que jamais et de façon foudroyante, liée à l'univers de la littérature, à l'univers artistique en général. Par l'évocation fictionnelle d'un drame totalement contemporain, François Bon soulève cette réflexion de manière éclairante.

14. Dominique Viart, « François Bon : écrire les fractures du monde », Sjeff Houpperman, Christine Bosman Delzons et Danièle de Ruyter-Tognotti [dir.], *Territoires et terres d'histoires : perspectives, horizons, jardins secrets dans la littérature française d'aujourd'hui*, Amsterdam, New York, Rodopi, 2005, p. 140.

15. Miguel Abensour, *L'Utopie de Thomas More à Walter Benjamin*, Paris, Sens et Tonka, 2000, p. 19-20.